

Cheveu de bataille



Figure 1 : Capture d'une scène de transformation de *Sailor Moon* (0:33), anime japonais créé par Naoko Takeuchi en 1992.

Se laisser vêtir et changer sans arrêt, se faire maquiller, apprêtée. La « tête à coiffer », cette poupée dont on n'a gardé que le haut du buste, dispose les jeunes personnes sexisées à travailler leur expertise de la coiffure. L'art de se coiffer est sans doute l'une des compétences les plus importantes¹ en matière de respectabilité, du savoir-être qu'elles doivent intégrer dès le plus jeune âge.

Et c'est encore plus vrai dès lors qu'on est une personne racisée. Il est scandaleux de voir à quel point le racisme mène sa croisade jusqu'au bout des cheveux : aux États-Unis par exemple, bien que la loi prévoit déjà beaucoup de contenu pour protéger les personnes de la discrimination à l'embauche ou sur le lieu de travail, il fût nécessaire de remettre sur la table qu'exiger d'un·e candidat·e ou d'un·e employé·e qu'il se défrise les cheveux était une atteinte à sa dignité et un affront raciste. Il a fallu ajouter un texte spécifique à la discrimination capillaire, il a fallu en créer la terminologie. Pour nommer et donner une réalité à toutes ces expériences vécues, ces récits douloureux, qui n'épargnent bien entendu ni l'Europe ni la France.

La France, qui ne voit le racisme qu'en dehors de ses frontières, et dont l'espace médiatique

1. Sans compter la maternité, inégalée en terme d'attentes et de pressions sociales encore aujourd'hui, rien qu'à voir le nombre de modèles de poupées qui sont en fait des nourrissons, en plastique, mais dont il faut changer le pot et prendre soin, mais nous reviendrons sur cet aspect plus loin.

ne découvre son visage *made in France* qu'en 2020, s'étonnant de la résonance outre-atlantique que rencontre le hashtag #BlackLiveMatters, en réaction à l'assassinat de Georges Floyd par un policier blanc américain et qui refuse de faire le parallèle avec l'affaire Adama Traoré, mort dans des circonstances similaires... Il y a un épisode de la série de podcasts *Kiff ta race* qui parle de ce sujet, l'épisode #49 : 2020 : et l'on découvre le racisme *made in France* datant de septembre 2020.

[Épisode 49 de Kiff ta race sur Binge Audio](#)

Dans *Americanah* de Chimamanda Ngozi Adichie (Gallimard, Folio, 2016), le salon de coiffure de Mariama que fréquente Ifemelu dans le New Jersey intervient de manière récurrente. Comme le récit d'une journée qui vient, dans un temps suspendu, entrecouper le séjour américain de la jeune nigériane, étendu lui sur plusieurs années. Il officie souvent l'ouverture des chapitres, ou endosse le poids de les clore. Il est un peu comme un repère pour les lectorices dans le roman. Comme il est un lieu-refuge, où librement converser, observer, se décharger, se détendre, en dehors de la fiction. Il est pour Ifemelu un bastion africain dans cette Amérique hostile et abêtie, où malgré des échanges parfois acerbes avec le personnel ou des clientes, souvent déclenchés par des remarques ou des réponses lucides et critiques d'Ifemelu, dont le ton irrévérencieux est délectable, les échanges sur le dédale de l'immigration aux États-Unis, les relations intimes ou la gestion de la distance avec les proches semblaient, le temps passant, tantôt l'apaiser, faire lien, la mettre dans une bulle, tantôt raviver la colère insufflée par le politique.

L'autrice dénonce l'essentialisation des personnes sexisées, notamment des femmes, par les cheveux, comme symbole essentiel de la "féminité". Le blanchiment des cheveux est redouté et est de fait sanctionné socialement et professionnellement. Le cheveu est aussi soumis à une appréciation de son vieillissement, comme en parle Sophie Fontanel, citée dans plusieurs ouvrages de Mona Chollet (au moins dans *Beauté fatale, les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, La Découverte, 2012 et dans *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018). Les personnes noires se retrouvent, par ailleurs, confrontées à une société qui veut voir les cheveux lissés, aplatis, « tomber vers le bas, alors que les leurs poussent vers le haut », selon la formule reprise dans *Americanah*.

Il paraît important de hiérarchiser la violence de ces deux injonctions capillaires, car même si le vieillissement des cheveux est une condition naturelle et universelle, il n'y a pas à souffrir de la nature même de ses cheveux ni de l'assignation à la race. Et dans l'injonction d'annuler ces états naturels du cheveu, les traitements et leur fréquence présentent de nettes différences : une coloration par mois en moyenne pour la teinte des cheveux blancs contre potentiellement un soin quotidien pour la discipline forcenée des cheveux crépus. Qui plus est, certaines personnes additionnent ces stigmates et subissent une double discrimination.

Chimamanda Ngozi Adichie délivre le rôle capital dans l'affirmation de soi et la portée politique des cheveux. Ifemelu raconte comment elle s'est réautorisée à garder le cheveu naturel après

la douloureuse expérience que lui assena l'utilisation d'un défrisant, et arbore fièrement ce choix capillaire, en promouvant les vertus physiques et psychologiques que lui a apporté cette libération, en recommandant des sites et des techniques de soin.

« Appel à Michelle Obama — Les cheveux comme métaphore de la race » sur le blog d'Ifemelu, *Raceteenth ou Quelques observations intéressantes sur la négritude en Amérique par une Noire non américaine*, p. 437-439 :

« Mon amie blanche et moi sommes deux groupies de Michelle Obama. Aussi l'autre jour lui ai-je dit : "Je me demande si Michelle Obama a des extensions, ses cheveux paraissent plus fournis à présent, et les passer au fer tous les jours doit sacrément les abîmer." Et elle me répond : "Tu veux dire que ses cheveux ne poussent pas naturellement de cette façon ?" Donc est-ce une erreur de ma part ou n'avons-nous pas ici la parfaite métaphore de la race en Amérique ? Les cheveux. Avez-vous remarqué qu'à la télévision, dans les émissions sur les soins de beauté, les Noires ont des cheveux naturels (rêches, enroulés, crépus ou frisés) sur la vilaine photo "avant", et sur la flatteuse photo "après" quelqu'un a pris un instrument en métal brûlant et lissé leurs cheveux ? Certaines [personnes sexisées] noires (américaines et non américaines) préféreraient se promener nues dans la rue que d'être vues en public avec leurs cheveux naturels. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas professionnel, sophistiqué, et ce que vous voudrez, ce n'est simplement pas normal. (S'il vous plaît, les commentateurs, ne me dites pas que c'est la même chose pour les [personnes sexisées] blanches qui se teignent les cheveux.) Quand vous avez vraiment des cheveux naturels de [personne sexisée] noire, les gens pensent que vous y avez "fait" quelque chose. En réalité, ceux qui ont des cheveux afro ou des dreadlocks sont ceux qui n'ont rien "fait" à leurs cheveux. Vous devriez demander à Beyoncé ce qu'elle a fait. (Nous aimons tous Bey mais pourrait-elle nous montrer, juste une fois, à quoi ressemblent ses cheveux lorsqu'ils poussent sur son crâne ?) J'ai naturellement les cheveux crépus. Que je les coiffe en tresses collées, en afro ou en nattes. Non, ce n'est pas pour des raisons politiques. Non, je ne suis pas artiste, poète ou chanteuse. Pas plus qu'une mère nature. Simplement je ne veux pas mettre de défrisant — je suis déjà exposée dans ma vie à suffisamment de risques de cancer. (En passant, pourrait-on interdire les perruques afro à Halloween ? L'afro n'est pas un déguisement, pour l'amour du ciel.) Imaginez que Michelle Obama en ait assez de ses fers à défriser, décide de revenir à ses cheveux naturels et apparaisse à la télévision avec une masse de cheveux laineux, ou des boucles serrées. (On ne peut pas prévoir quelle en sera la texture. Il est courant qu'une [personne sexisée] noire ait trois types de texture sur la tête.) Elle serait hallucinante, mais le pauvre Obama perdrait sûrement le vote des indépendants, et même celui des démocrates indécis.

Mise à jour : ZoraNeale22, qui revient à la coiffure naturelle, m'a demandé de poster

ma méthode. Du beurre de karité pur en guise de baume démêlant convient à beaucoup de cheveux naturels. Mais pas à moi. Le beurre de karité rend mes cheveux grisâtres et secs. Et les cheveux secs c'est mon gros problème. Je les lave une fois par semaine avec un shampoing hydratant sans silicone. J'utilise un démêlant hydratant. Je ne les sèche pas avec une serviette. Je les laisse mouillés, les divise en sections, et applique un baume crémeux (mon préféré pour le moment est le Qhemet Biologics, les autres sont Oyin Handmade, Shea Moisture, Bask Beauty et Darcy's Botanicals). Puis je sépare mes cheveux en trois ou quatre grosses tresses plaquées et noue mon foulard de satin (le satin est préférable, il conserve l'humidité, tandis que le coton l'absorbe). Je me couche. Le lendemain matin, je défais les tresses, et voilà, j'ai une ravissante afro légère et mousseuse. Le truc est d'ajouter le produit sur des cheveux humides. Et je ne les peigne jamais, jamais, lorsqu'ils sont secs. Seulement quand ils sont mouillés, ou humides, ou totalement imbibés d'hydratant. Cette formule peut même s'appliquer à nos ami·e·s blanc·he·s frisé·e·s qui sont fatigué·e·s des fers à défriser et des traitements à la kératine. Y a-t-il des Noir·e·s américain·e·s ou non américain·e·s avec des cheveux naturels qui veulent nous faire partager leur méthode ? »

Dans la pièce *Carte Noire nommée Désir* de la performeuse Rebecca Chaillon dont la distribution se compose exclusivement de personnes Noires sexisées, une scène convoque sept interprètes qui tressent les cheveux de la metteuse en scène avec de longues cordes suspendues au plafond qui sont détachées et tissées, pendant que Rebecca Chaillon lit les petites annonces séduction lugubres de quinquais hétérosexuels blancs, et que les autres comédien·ne·s présentent tour à tour leur profil en déclinant factuellement leur identité. Iels achèvent leurs présentations par des « [...] et iel aimerait qu'on lae laisse tranquille » en réponse à ces demandes offensantes pleines de préjugés racistes et sexistes, divinement tournées au ridicule.

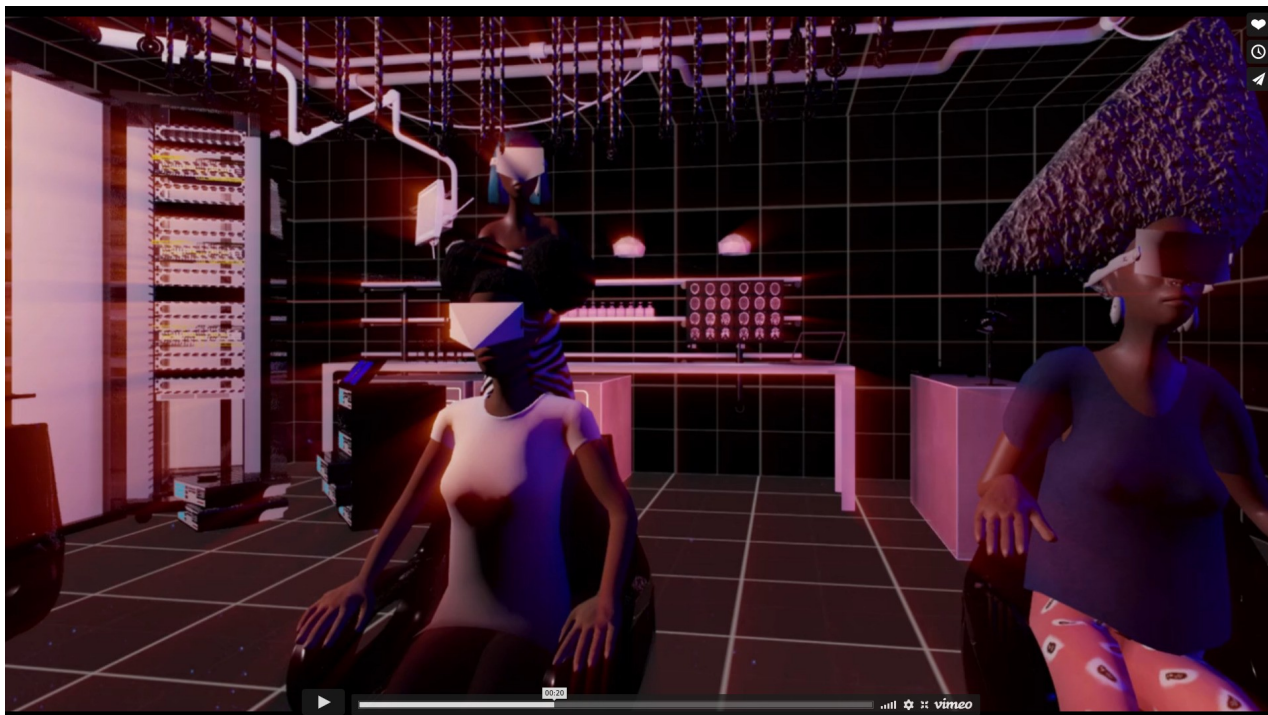


Figure 2 : Hyphen-Labs (US), *NeuroSpeculative AfroFeminism (NSAF)*, 2017, installation VR, prototypes, vidéo, 4:00.

[Démonstration vidéo de l'œuvre NSAF sur le site web d'Hyphen-Labs](#)

« À l'intersection du design, de la réalité virtuelle et des neurosciences, *NeuroSpeculative AfroFeminism (NSAF)* est un laboratoire de neurocosmétologie qui a élaboré une série d'accessoires destinés à répondre aux problèmes des [personnes sexisées] noires telles que la surveillance, la protection de la vie privée ou les violences policières : écharpe pour déjouer la reconnaissance faciale, visière dichroïque réfléchissante, boucles d'oreilles dotées de micro-caméras... Leur produit phare est une expérience de réalité virtuelle, qui immerge les client·e·s dans une sorte de salon de coiffure futuriste. Le décor fait référence à la longue histoire des salons comme *safe spaces* pour les [personnes sexisées] de couleur et comme terreau fertile pour les discussions politiques et philosophiques. Après avoir revêtu le casque, les visiteuse·s se voient dans le miroir sous les traits d'une femme noire aux longues tresses sur le point de se faire poser des "électrodes Octavia", qui propulsent la personne qui les revêt dans un monde virtuel onirique. Avec les "Octavia", référence explicite à l'autrice de science-fiction américaine Octavia E. Butler, Hyphen-Labs imagine un futur où les technologies de pointe sont créées par et pour les [personnes sexisées] de couleur. » (ML)

Hyphen-Labs est un groupe international de [personnes sexisées] de couleur, ingénieur·e·s, scientifiques, architectes et artistes qui travaillent à l'intersection de l'art et des technologies émergentes, de la science et du futur. »

Texte extrait du livret d'exposition de *Computer Grrrls*, du 14 mars au 14 juillet 2019, Gaîté Lyrique, Paris.

Captures du clip du titre *Me d'Oshun* sur l'album *Bittersweet*, Vol. 1, 2019 à incorporer.

Le clip se déroule dans un salon de coiffure afro dans lequel les deux artistes atterrissent en fin de morceau, après avoir suivi deux êtres extra-terrestres aux allures mystiques (qui sont en fait leurs doubles, mais venues d'une autre planète).

Oshun est un duo afro-futuriste new-yorkais formé par Iya Niambi Salako Omiseeke et Iya Thandiwe Fatoyosi Osuntoki (aka Iyanifa et Olosun, prêtresses d'Ifa & d'Osun), qui compose une musique entre *hip-hop* et *neo-soul*, et affiche une identité spirituelle assumée honorant le divin féminin. Elles ont créé leur propre style musical qu'elles dénomment « Iya-sol » par le métissage et l'osmose/la synergie de ces univers. Le nom du groupe, Oshun, réfère et rend hommage à une divinité primordiale d'Afrique de l'Ouest dite Oṣun. Dans le Candomblé brésilien (religion afro-brésilienne pratiquée dans des pays d'Amérique du Sud), on retrouve cette Oshun, Oxum ou Ochun, sous les traits d'une orisha (une divinité originaire d'Afrique de l'Ouest justement, plus précisément des traditions yorubas) des eaux et des rivières, déesse de la beauté et en forte liaison avec le monde spirituel, nous apprend Wikipédia, couramment associée à la couleur jaune (une dominante forte dans l'iconographie produite par le groupe Oshun).

Les cheveux, avant de servir la "féminité", jouent un rôle crucial dans l'affirmation de notre indépendance. Afficher ses cheveux naturels, ou à l'inverse leur donner une structure et une couleur qui sont totalement anti-naturelles mais tout aussi anti-conformistes, en sont des signes visibles. L'acte de se couper les cheveux est encore perçu comme un autre geste d'émancipation. Dans l'œuvre de Dai Sijie *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* (Gallimard, 2000), le récit — qui prend place dans la province du Sichuan en Chine durant les années de la Révolution culturelle (1966-76) sous Mao — dépeint le portrait d'une jeune tailleuse du district de Yong Jing. Elle découvre la littérature par une relation amicale et charnelle avec Ma et Luo, deux jeunes intellectuels envoyés en rééducation dont elle croise la route. Instruite par la lecture et les discussions, elle organise un départ précipité en fin de roman pour rejoindre la ville et ses promesses de liberté. Son envol est précédé d'un soudain changement d'apparence, et notamment, de la coupe de ses longs cheveux nattés. Elle manque de peu les autodafés qui anéantissent les deux amis, dont les livres étaient la seule consolation.

Chapitre 3, p.217-223 :

« La Petite Tailleuse était partie, et ne reviendrait plus jamais nous voir. Son départ, aussi foudroyant que subit, avait été une surprise totale. Il nous avait fallu fouiller longtemps nos mémoires affaiblies par le choc pour trouver quelques présages, souvent vestimentaires, insinuant qu'un coup mortel était en préparation. [...] Je me rappelle aussi le nouvel an occidental de cette année-là. Ce n'était pas vraiment une fête, mais un jour de repos national. Comme d'habitude, nous étions

allés chez elle, Luo et moi. Je faillis ne pas la reconnaître. En entrant chez elle, je crus voir une jeune lycéenne de la ville. Sa longue natte habituelle, nouée par un ruban rouge, était remplacé par des cheveux courts, coupés au ras des oreilles, ce qui lui donnait une autre beauté, celle d'une adolescente moderne. [...]

Sa jouissance aveugle atteignit son comble lors de l'essayage du ravissant ouvrage qu'elle venait d'achever : la veste austère et masculine, sa nouvelle coiffure, ses tennies immaculées remplaçant ses modestes chaussons lui conféraient une étrange sensualité, une allure élégante, annonçant la mort de la jolie paysanne un peu gauche. [...]

L'aboutissement de cette transformation, de cette rééducation balzacienne, sonnait déjà inconsciemment dans la phrase de Luo, mais elle ne nous mit pas en garde.

L'autosuffisance nous endormait-elle ? Surestimait-on les vertus de l'amour ? Ou, tout simplement, n'avions-nous pas saisi l'essentiel des romans que l'on avait lus ? [...]

— Elle est partie, lui dis-je.

— Elle veut aller dans une grande ville, me dit-il. Elle m'a parlé de Balzac.

— Et alors ?

— Elle m'a dit que Balzac lui a fait comprendre une chose : la beauté d'une femme est un trésor qui n'a pas de prix. »

La tailleuse dispose de sa beauté. Elle lui appartient. Elle ne la concède pas à un homme cis hétéro mais l'emporte avec elle. Disney dresse un tableau semblable avec Mulan, héroïne de la (grosse) production cinématographique du même nom (1998 pour le dessin animé, 2020 pour le film), qui tranche ses cheveux à la lame avant de partir pour le combat à la place de son père, armure sur le dos, bride du cheval dans une main et glaive dans l'autre. La broche fleurie d'un lotus qui ornait autrefois sa chevelure et déposée sur la commode est le seul indice qu'elle laisse derrière elle pour aiguiller ses parents, alors morts d'inquiétude (ce sera inutile puisqu'elle triomphera de l'invasion barbare des Huns et honorera sa famille aux yeux de l'empereur).

De la similitude des situations décrites, on peut soupçonner un cliché (occidental ?) conféré aux femmes asiatiques (chinoises en l'occurrence dans les exemples cités), qui relierait les deux héroïnes. Celui qui voudrait asseoir la prétendue docilité et soumission des femmes asiatiques, avec un exemple émérite qui vient confirmer la règle en mettant en scène une jeune femme dotée d'un courage presque sacré... Qui ne se confine dans les espaces intérieurs ni ne s'exécute aux ordres, contrairement aux autres protagonistes féminins représentés dans la fiction. Notons que cette pratique est très courante d'un point de vue eurocentré, les femmes de sciences dans leur ensemble et toujours aujourd'hui ont été quasi invisibilisées par la figure de Marie Curie, l'une des seules scientifiques de son genre dont les travaux sont enseignés et transmis dans les systèmes d'éducation, du moins la seule dont les travaux lui sont affiliés, on sait aussi combien de résultats de recherches ont été attribués à des confrères. Revoir votre histoire : [Liste de femmes scientifiques sur Wikipédia](#) et [frise chronologique de l'exposition Computer Grrrrls](#) qui retrace la présence des personnes sexisées dans les technologies,

notamment l'informatique. L'essai développe toute une partie sur ce volet, accroché solidement aux arguments implacables d'Isabelle Collet, entre autres.

Ainsi Marie Curie apparaît comme la seule femme scientifique, prodige, l'exception, et efface toutes les autres. C'est le cas dans *Mulan*, comme dit plus haut, fruit d'une super production américaine que ce soit pour Disney comme pour le film plus récent de Niki Caro, qui emprunte pourtant son histoire à une légende chinoise populaire : *Hua Mulan*, elle même inspirée d'un poème de l'époque médiévale intitulé *La Ballade de Mulan*, et qui raconte les exploits guerriers d'une jeune femme qui part au combat à la place de son père, trop âgé pour livrer bataille, en se faisant passer pour un homme. J'ignore si la superficialité et l'absence des autres personnages féminins ou la séquence des cheveux coupés apparaissent dans la légende, et ce sont précisément ces deux faits qui attire ma vigilance. Et ce sont eux éventuellement qui aurait été ajouté au récit originel, digéré par la production cinématographique occidentale.

Dai Sijie est un auteur chinois qui a souffert la dureté des camps de rééducation sous la révolution culturelle de Mao dont l'expérience lui a servi à l'écriture du roman *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* et il a par la suite émigré en France pour la poursuite de ces études. On ne lui prêterait donc pas des fantasmes qui seraient les siens simplement parce qu'il se serait exposé à la culture occidentale. Et son héroïne, bien qu'elle ne porte pas de nom et semble tout au long du roman être transformée par Luo qui lui procure les livres, celui qui pense être son Pygmalion façonnant son éducation, elle finit par lui donner une leçon de vie qui l'anéantit, livré à la perte de sens que représente son départ, le laissant sans esprit à modeler, sans corps à dominer... Ce qui est loin de satisfaire l'ego patriarcal. Cette figure de « l'homme-vide » me fait penser à ma récente lecture du *SCUM manifesto* de Valerie Solanas paru en 1967, où elle dépeint ce besoin inhérent à la condition d'homme cis de se remplir avec les autres pour combler son vide intérieur, son néant intellectuel et spirituel, d'où le besoin de dominer, de conquérir, etc.

C'est comme si la petite tailleuse s'échappait du roman et de sa condition, s'affranchissait de son destin tout tracé d'obéissance et d'ignorance. Elle s'émancipe des hiérarchies imposées, par le genre, par le régime politique, etc. Elle découpe les pans de ces uniformes rencontrés en tout début d'essai (l'uniforme scolaire en l'occurrence) accablés de pressions hiérarchiques et d'assignations sociales. Elle défait les carcans que sont nattes et vêtements.

La coupe courte a donc elle aussi contribué à la subversion de l'image archétypale de "la femme". Elle traverse les modes des années folles aux sixties, elle est portée par des personnes sexisées iconiques ou révolutionnaires, elle a eu une influence sur l'expansion de leur autonomie, mais a rapidement été assimilée par la discipline des corps (qui passe aussi par l'ordre capillaire) : plutôt marque d'impertinence qu'indice de révolte.

Dans l'épisode #36 de *Sailor Moon*, *Usagi's Confusion: Is Tuxedo Mask Evil?* ou *Bad Hair Day*, on voit pour la première fois Sailor Moon sans sa coiffure *Odango*, une coiffure traditionnelle

japonaise dont le principe repose sur un chignon double, popularisée par le *manga* et l'anime, mais aussi par le jeu vidéo, par exemple avec Chun-Li, l'égérie de la saga *Street Fighter*. Avant de l'accompagner au salon distingué de Kariko Tokoyama, Minako (aka Sailor Venus) lui énumère les possibles looks qu'elle projette sur elle tout en lui brossant les cheveux :

“How about a new hairstyle for a change of pace?
[...]
How about the appealingly mature and stylish bob cut?
Or the slightly bold sauvage style?
Or how about a nice and modest look with long, straight hair?
A girl's mood can change a great deal, just by changing her hairstyle.”

Le choix est criant de prosaïsme ; une « coupe au carré, mature et élégante » ; un « style sauvage légèrement audacieux » ; un « look agréable et modeste avec des cheveux longs et raides ». Peu d'audace transparaît de ces images et c'est d'autant plus regrettable que la dernière phrase qu'elle prononce est « L'humeur d'une fille peut changer du tout au tout, simplement en changeant de coiffure ». Les histoires énoncées plus haut vont dans le sens de cet adage et semblent lui donner raison, dommage que Minako n'ait pas suggéré à Usagi une humeur plus effrontée, plus insolente. Et par dessus tout, la coiffure de Sailor Moon fait sa singularité. En japonais Usagi Tsukino signifie « lapin lunaire » (dans le tome I du *manga*, il est légendé qu'Usagi signifie « lapin » et que le Tsuki dans Tsukino désigne la lune. Le lapin est lié à la lune dans le folklore japonais). On peut supposer que ce soit la longueur maxi de ces couettes qui renvoie au lapin. Sa coiffure détermine jusqu'à son nom, elle fait bien de s'écouter et de ne pas foncer tête baissée vers le lissage physique conseillé par son amie ...

Anne Laforet dans *Chelsea*, une performance « pour et à propos de Chelsea Manning », entretient une conversation intime avec elle tout en décrivant le soin virtuel des cheveux qu'elle lui administre. Elle met le discours en relation avec une matière documentaire qu'elle consulte librement en ligne, relatant son parcours humain et politique de vétérane de la guerre d'Irak, de femme transgenre et de lanceuse d'alerte.



Figure 3 : Capture d'une vidéo de l'une des performances de *Chelsea* par Anne Laforet, tenue le 31 mars 2016 à l'ENSBA de Lyon, dans le cadre de l'événement « elif n°1 : Résistance électronique, stratégie éditoriale et cyberféminisme ».

[Vidéo de la performance Chelsea sur Vimeo](#)

« Eh, salut Chelsea. Je suis super contente de te revoir et je t'ai ramené ce gel spécial qui fait pousser les cheveux. Et je te propose de t'en mettre. Et si tu veux pendant qu'on se parle m'en mettre aussi, vas-y, fais comme tu le sens. »

Elle s'applique du gel sur les mains.

« Je t'ai amené des bonbons sans OGM cette fois, mais j'en ai mangé une partie en chemin, je t'ai emmené aussi du shampoing sec. »

Elle montre physiquement dans ses mains les objets dont elle parle.

[...]

« Je vais commencer par te masser la tête, te broser les cheveux. Mets-toi à l'aise, fais comme t'es bien. Je vais m'occuper de tes cheveux, comme ça avec ce gel ils vont bien pousser. Je sais que c'est pas possible pour toi de faire pousser plus de cinq centimètres mais je suis sûre que ça va changer comme ça, tu sera prête. Cinq centimètres c'est la longueur des cheveux pour les hommes dans l'armée américaine aux États-Unis où tu habites. Mais toi tu es une femme et tu es dans l'armée aussi même si c'est en prison. J'espère que tu aura le droit bientôt d'avoir des cheveux comme tu le souhaites.

J'adore te masser les cheveux. Ça fait 413 jours maintenant que tu prends ton traitement hormonal de transition, et les cheveux courts, c'est pour ta protection,

disent-ils, ce qui est vraiment cruel parce que, c'est pas comme si tu avais été protégée avant quand tu t'entraînais aux États-Unis dans les bases avant d'être transférée en Irak à 22 ans en 2009, et quand les autres s'en prenaient à toi parce qu'ils s'ennuyaient et que tu étais petit, chétif et homosexuel. [...]

Et mon cœur, mon corps, brûlent quand je pense à ce qui t'es arrivé, que tu avais accès à tant d'informations et que tu pouvais pas garder ça pour toi. Et alors, ces données tu les as mises sur un cd, tu as écrit "Lady Gaga" dessus, tu les as envoyé à *WikiLeaks* qui les a publié mais entre-temps tu t'es fait chopée en fait, en croyant te faire un ami, et tu t'es retrouvée emprisonnée, tu t'es retrouvée torturée, tu en as pris pour 35 ans, et le jour de ton verdict, en 2013, tu as changé de nom, maintenant tu es Chelsea et avant c'était Bradley. Pour moi tu as à la fois un courage total, mais pas du tout héroïque, et en même temps la vulnérabilité la plus grande de l'univers, comme si c'était une force qui venait de cette liberté sans borne et en même temps totalement brisée, totalement bridée. Et en même temps, toi aussi tu brûles, mais si fort que tu brilles. Et ça me bouleverse complètement quand je me dis que toi tu arrives à te réinventer là où tu es, et je me dis que moi aussi je peux me réinventer encore et encore.

Est-ce que tu aimes l'odeur de ce gel ? Et en plus ce gel il a l'avantage d'expirer en 2021, et 2021 c'est l'année où tu pourra demander une mise en liberté conditionnelle. Et je croise les doigts pour que ça marche. J'adore les articles que tu écris pour le *Guardian* et j'ai beaucoup aimé le mois dernier ton podcast pour *Amnesty International*. Ce n'était pas ta voix qui lisait ton texte, parce que tu n'as pas le droit d'être enregistrée, d'être filmée, d'être photographiée, mais moi j'ai retrouvé un peu de toi dans cette actrice qui parle comme toi, j'avais l'impression de t'entendre comme quand tu étais là. Et vraiment quand je grandis, je veux être comme toi. »
[...]

Elle chante un refrain de *Rebel Girl* de Bikini Kill (1993).

[...]

« Et vraiment ce gel il te fait vraiment une super coiffure, trop classe. J'espère que tu as passé un moment agréable en ma compagnie, et que tu as eu un *braingasm* aussi, et vraiment fais-moi signe de nouveau quand tu n'as plus de gel et je reviens te faire un massage. Je t'embrasse. Bye Chelsea. »

Après maintes visites de pages web — sur le site de *WikiLeaks*, sur la page Wikipédia de Chelsea Manning, son compte Twitter, les sites des organismes en soutien à sa libération, etc. —, la performance s'achève sur la diffusion d'une vidéo révélée par *WikiLeaks* et qui montre les images captées par un drone militaire américain en Irak, sur le point de commettre un meurtre collatéral, engageant des vies civiles parmi les individu·e·s ciblé·e·s. La caméra aéroportée dévoile les horreurs que des soldats américains qualifiaient alors d'« incidents journaliers » (de nombreux médias tels que *Al Jazeera*, *CBS News* ou *The Nation* ont relayé ces vidéos

compromettantes témoignant des crimes de l'armée américaine, on les trouve encore très facilement aujourd'hui).

La conjonction du texte et de la documentation donne à réfléchir sur le traitement et le devenir des données, sur la violence que suscite la déconstruction du genre ou sur la répression des initiatives *hacker*. Avec cette « performance symbolique de soin », selon les termes d'Anne Laforet, elle établit aussi un parallèle entre le soin des cheveux et le soin de l'âme. Le massage du cuir chevelu — assorti du monologue bienveillant — soigne aussi les maux. Objet de discrimination ou de libération, le cheveu prend, depuis l'espace anodin que nous lui allouons dans nos vies, une place de choix dans l'expression de la lutte politique.